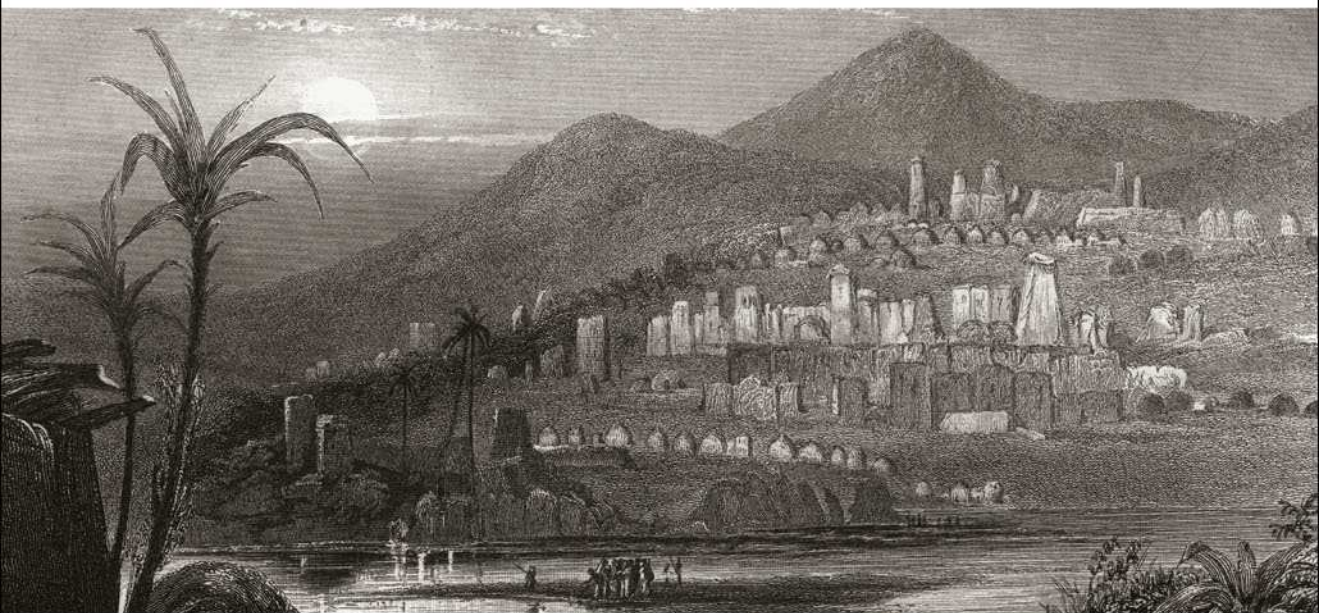


ROGER
FRISON-ROCHE



**L'ESCLAVE
DE DIEU**

ROMAN

ARTHAUD

Extrait de la publication

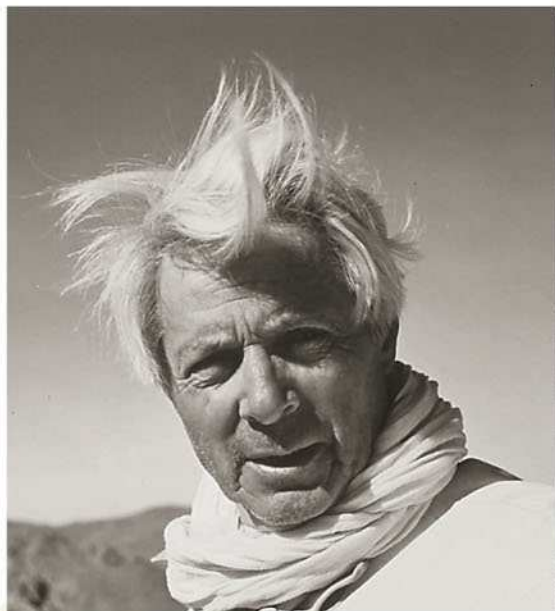
ROGER FRISON-ROCHE

L'ESCLAVE DE DIEU

ROMAN

L'Esclave de Dieu retrace l'épopée extraordinaire de René Caillié, premier Blanc arrivé et reparti vivant de Tombouctou – le premier, donc, qui pourra témoigner sur cette ville mythique. Cette biographie romancée a pour héros un fils de bagnard qui, au début du XIX^e siècle, réussit seul, sans le soutien des gouvernements engagés en Afrique, la plus grande exploration du siècle. Ayant fait sien ce proverbe arabe – « Le haillon du mendiant est moins voyant que la tunique du roi » –, il se fait passer pour musulman et voyage sous le nom d'Abdallahi, l'« esclave de Dieu ». Son voyage jusqu'à la ville aux sept portes d'or, et son retour, qu'il effectue en traversant le Sahara jusqu'au Maroc, dure dix-huit mois. Nous le suivons pas à pas : mêlé aux convois d'esclaves, honoré par ceux qui voient en lui un pieux voyageur, maltraité par ses guides... Un grand roman d'aventure, et l'histoire d'un homme s'étant créé sa propre légende

Photo : © Pierre Tairraz



ARTHAUD

Extrait de la publication

Roger FRISON-ROCHE

L'ESCLAVE DE DIEU

Postface de Jaël Grave

ARTHAUD

© Arthaud, Paris, 2006
© Flammarion, Paris, 1985
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6038-2

PREMIÈRE PARTIE

Un éclair illumina la savane.

Il fut suivi d'un violent coup de tonnerre qui fit taire un instant tous les bruits vivants de la brousse : appels de fauves, cris d'oiseaux de nuit, beuglements des troupeaux dans leurs parcs cernés d'une haie d'épineux. Au loin, un fromager géant prit feu et cette torche de trente mètres de hauteur brûla longtemps comme un phare, malgré les torrents d'eau qui tombaient du ciel.

La clameur du cyclone réveilla Abdallahi qui gémissait sur sa natte humide ; il émergea de l'étrange torpeur qui le clouait depuis de longs mois dans l'univers cylindrique, un peu carcéral, ne s'ouvrant sur l'extérieur que par l'ouverture basse et sans porte servant d'entrée à la case où l'avait hébergé Baba, fils du chef du village de Timé, bon nègre bambara, heureux de recevoir chez lui un Arabe, voire un chérif, se rendant à La Mecque.

La clarté de la foudre éclaira deux gros lézards accrochés sur les branches tordues qui servaient de charpente au toit semi-conique de la paillote, culotté d'une épaisse couche de suie. Le surplus de l'eau que le chaume ne pouvait absorber suintait goutte à goutte, et parfois l'une d'elles tombait sur le front d'Abdallahi, lui apportant un peu de fraîcheur.

Il s'intéressa un moment au jeu des petits sauriens : immobiles, ils bondissaient tout à coup, langue effilée, sur une invisible proie, l'engloutissaient, puis reprenaient leur attente statique.

L'obscurité revint et seul subsista le rougeoiement des braises d'un feu allumé la veille par Man-Man pour combattre l'humidité malsaine qui stagnait en brouillard à mi-hauteur de la case.

Abdallahi sursauta puis se détendit : un long rat au pelage d'ivoire, soyeux et agile, avait franchi d'un bond sa couche et disparaissait dans un trou de la paroi. Un ami, un compagnon de solitude, songea-t-il.

Dehors la pluie ruisselait avec un bruit de tambour sur les feuilles vertes des manguiers, arrachant les feuilles rouges desséchées de ces arbres. C'était un vacarme familier qui se renouvelait plusieurs fois par jour. La saison des pluies durait depuis quatre mois, elle se terminerait bientôt. Alors Abdallahi pourrait repartir.

Il était maintenant tout à fait éveillé.

Une sorte de silence s'appesantissait sur le village où le seul bruit audible était ce crépitement de la pluie. Dans les dizaines de cases, les habitants, fatalistes et heureux de ce cadeau du ciel qui fertilisait la savane, rumaient leurs pensées, étendus sur les nattes, priant, égrenant leur chapelet coranique aux lourds grains taillés dans un bois aussi dur que le fer.

Abdallahi se retourna, poussa un gémissement. Il lui semblait que sa tête allait éclater. D'un geste machinal, il sonda sa bouche, y tournant et retournant son index. Chaque fois, il découvrait un trou de plus dans la voûte du palais, un nouvel effritement du maxillaire, des gencives saignantes, des dents déchaussées qui menaçaient de tomber. Les élancements douloureux irradiaient jusqu'au fond de son crâne. Son doigt rencontra une esquille de l'os du maxillaire supérieur. Il l'arracha non sans retenir un cri de douleur, puis cracha le fragment sur la terre battue de la case. Un peu calmé, il retomba dans son état léthargique.

Pendant ces courtes accalmies durant lesquelles sa pensée restait lucide, il se penchait sur son passé, revivant les événements qui l'avaient amené de si loin jusqu'à ce village de brousse perdu qu'il était le premier Blanc à découvrir et où la maladie l'avait contraint à interrompre son voyage.

Il était parvenu à Timé, dans ce pays de population en majorité bambara mais où les Mandingues détenaient le commerce et les richesses, le 3 août 1827, cent sept jours après avoir quitté Kakondy, sur les bords du rio Nunez, à mille kilomètres de là. Ses pieds n'étaient plus qu'une plaie vive, car les sandales rustiques qu'il avait achetées au départ le blessaient et il avait dû marcher pieds nus sur les chemins caillouteux du Fouta-Djalon, calvaire qui s'était aggravé à l'arrivée des premières pluies : celles-ci avaient transformé en ulcère une large blessure qu'il portait au talon. Continuer dans ces conditions eût été une folie, il devait se reposer à Timé tout le mois d'août, ce mois durant lequel la pluviosité est la plus forte et où les plaines qu'il aurait à franchir sont inondées. En outre, depuis plus d'une semaine, une forte fièvre le minait et il suivait avec peine le train infernal mené par ses compagnons de voyage. Il avait donc abandonné ceux-ci, et Baba l'avait recueilli dans l'une de ses cases et confié à sa vieille mère, Man-Man, qui régulièrement lui fournissait une maigre nourriture sous forme d'une bouillie de graminées sauvages ou d'une poignée de riz.

Il avait eu des moments de répit, puis, loin de s'améliorer, sa santé s'était délabrée tout à fait. Aux ulcères qui mettaient à vif ses pieds s'ajoutait désormais le scorbut. Ce mal impitoyable provenait de la pauvreté de la nourriture qui avait été la sienne depuis qu'ils avaient quitté les magnifiques vergers du Fouta-Djalon. Ici, en effet, en cette saison des pluies, il n'y avait plus d'oranges, plus aucun fruit, à part quelques graines desséchées de nédé, variété de mimosa des hauts plateaux. Tout le village, d'ailleurs, supportait le même manque de nourriture vitaminée,

mais l'organisme des Noirs, qui vivaient héréditairement de cette sous-alimentation, était adapté. Abdallahi, lui, avait sombré.

Après ? Il ne savait plus ! Depuis plusieurs décades il avait renoncé à écrire son journal de route, dissimulé entre les feuilles jaunies de son Coran, et qui constituait sans doute son bien le plus précieux.

Deux ans s'étaient écoulés depuis son départ de Mauritanie.

La pluie avait cessé. Les chants des oiseaux reprirent dans la brousse.

Abdallahi égrena machinalement son chapelet coranique, mélangeant parfois Allah, Jésus et la Vierge Marie dans ses prières. À vrai dire, il pensait désormais en arabe et, si au début sa conversion avait été factice et destinée à lui ouvrir les portes de l'Afrique, au long fil des jours et des années il avait cédé à l'emprise mystique des déserts et des savanes. Peu à peu, René Caillié avait disparu, perdu sa personnalité, son identité, cédant la place à son double, Abdallahi, « l'esclave de Dieu » : ainsi s'était-il baptisé lorsqu'il avait décidé d'embrasser la religion de l'islam.

Depuis, il ne savait plus très bien s'il invoquait Jésus ou Allah. Soucieux de ne pas dévoiler sa qualité de chrétien et d'homme blanc, voilà des mois qu'il s'était mis sous la protection du Prophète, participant en groupe, de village en village, aux prières rituelles de l'islam, priant dans les mosquées où souvent il se réfugiait pour écrire ses notes. Peu à peu, sa pauvreté, le désir exprimé de rejoindre le lointain pays d'Égypte né de son affabulation, sa connaissance du Coran, souvent supérieure à celle des pauvres nègres dont il partageait la difficile existence, avaient créé autour de son personnage une aura de sainteté qui allait s'agrandissant à chaque étape. Il savait soigner les

maladies, écrire des gris-gris en recopiant les versets du Coran. Plus il avançait dans son voyage, plus il acceptait, malgré l'usurpation du titre, qu'on l'appelât « chérif », descendant du Prophète.

Il arrivait pourtant que des chefs de village plus curieux le poussent dans ses retranchements. Certains le traitaient de chrétien, la suprême injure, d'autres trouvaient sa peau, cependant hâlée par le soleil d'Afrique, trop blanche pour un Maure. Malgré tout, il restait crédible et c'est ce qui le sauvait. Car il ne songeait pas sans angoisse à tous ceux qui l'avaient précédé sur les pistes africaines, morts avant d'avoir terminé leur exploration ou ayant échoué et fait demi-tour.

De tous ces pionniers, Mungo Park, le plus illustre, était le premier homme blanc (à part quelques négriers métis ou renégats) à avoir pénétré l'intérieur de l'Afrique. Ayant remonté le Sénégal en 1795, il avait poursuivi sa route et découvert le Dhioliba, le Niger, à Silla. Décidé à pousser plus loin son exploration du grand fleuve, qu'il soupçonnait de se perdre au nord dans les sables, il avait regagné la côte et organisé méticuleusement une seconde expédition ayant pour point de départ la Gambie. En 1805, il avait retraversé le Fouta-Djalou et retrouvé le grand fleuve dont il avait entrepris la descente. Sa flottille portait une petite armée de soldats et de mercenaires et beaucoup d'or, de présents et de marchandises de troc à l'intention des rois nègres et des almamys intransigeants qu'il aurait à rencontrer sur sa route. Il avait trouvé la mort sur le Niger au cours de cette exploration.

Mungo Park ! Ses livres avaient décidé de la vocation du jeune René Caillié.

Abdallahi revivait le pèlerinage qu'il avait fait, juste avant son départ de Kakondy, sur les tombes du major Peddie, de son adjoint le capitaine Campbell et de leurs compagnons. Tous avaient succombé durant leur expédition, victimes des fièvres et

des privations. Quelques croix rouillées sur les rives du rio Nunez rappelaient leur épopée tragique.

Subirait-il le même sort au terme d'une aussi longue marche ? Il eut un instant de doute. Pourquoi était-il là, dans cette misérable case de chaume, secoué par la fièvre, son corps réduit à l'état squelettique ? Son visage déformé par les monstrueuses attaques du scorbut était devenu un objet de répulsion, même pour le plus pauvre des esclaves de Timé. Et pourquoi, malgré cette déchéance physique, pourquoi était-il cependant soigné avec bonté et nourri depuis plusieurs mois par une vieille négresse édentée ? Qu'était-il advenu de son récent passé ? De l'enthousiasme qui l'avait fait se porter volontaire, sans salaire, sans aide ni soutien, comme membre marginal de la forte expédition commanditée par le gouvernement anglais pour secourir le major Gray retenu prisonnier avec ses hommes par l'almamy du Bondou ? Pour René Caillié, cette dure expérience de la brousse africaine s'était soldée par une santé dangereusement atteinte. Terrassé par les fièvres, il s'était embarqué à Bakel, sur le haut Sénégal, sur une grande barque de trafiquants qui redescendait le fleuve. Rapatrié en France, il n'était revenu à Saint-Louis qu'en 1824, plus que jamais décidé à réaliser son rêve : être le premier Français à Tombouctou.

Abdallahi rit de toutes ses dents déchaussées. Le premier à Tombouctou ! Si Allah le veut ! Le voici à Timé, encore bien loin de la ville aux sept portes d'or ! Pauvre et chaque jour plus démuné. Qu'importe, il a fait sien le proverbe arabe : « Le haillon du mendiant est moins voyant que la tunique du roi » ! en se disant qu'il réussirait là où les plus fortes expéditions avaient échoué...

Au-dessus de sa tête, les lézards familiers guettent leurs proies, lancent leurs langues effilées, s'immobilisent. La fièvre le reprend. Il divague. Il ne sait plus exactement où il se trouve. Ah si ! Il a atteint Timé ! Timé qui se situe beaucoup trop au

sud. La guerre des almamys a obligé sa caravane à ce long détour. Sinon il serait déjà sur le Niger, peut-être même à Djenné ! Pourtant il refuse de désespérer. Une force inconnue le porte. S'il est parvenu jusqu'ici, seul, sans soutien armé, sans argent, trimballant sa fortune dans un long sac d'osier rempli de pacotille, serrant dans la ceinture de son pagne quelques pièces d'or, de corail et d'ambre, pourquoi ne pas continuer ? Vienne la fin de la saison des pluies et qu'il guérisse de son scorbut, que les plaies de ses jambes et de ses talons sèchent ! Alors il repartira. Toutes les souffrances qu'il a endurées, toutes les vexations, les tortures morales, son rejet de la société européenne après sa conversion à l'islam ne peuvent pas, ne doivent pas être inutiles. Il guérira, il ira à Tombouctou.

Il y eut encore un coup de tonnerre, une averse diluvienne mais très courte.

Il sursauta, tremblant de fièvre et de froid, pénétré jusqu'aux os par l'humidité qui entretenait dans la case une sorte de buée malsaine.

Depuis combien de temps délirait-il ? Il fut réveillé par le contact d'une main rugueuse qui promenait sur son front une large compresse de feuilles fraîches et le son d'une voix qui lui parlait doucement :

— Oh ! Abdallahi, tu souffres ! Dans ton sommeil tu prononçais des paroles sans suite dans une langue inconnue. Ce n'était ni du bambara, ni du oulof, ni du mandingue, ni de l'arabe, ni du maure ! Et Baba, qui est venu te voir, a déclaré que tu étais la proie du chitane !

Abdallahi frémit de crainte. Il avait déliré et dans son cauchemar il s'était exprimé en français !

— Ah ! Abdallahi, reprit la vieille Man-Man, Allah est grand et, tout au long de ton discours, on aurait dit que tu palabrais avec des inconnus. Tu invoquais Allah. *Allahou Akbar* ! Et

L'Esclave de Dieu

maintenant le chef du village a dit qu'il allait te sauver ! Voici la femme qu'il t'envoie.

Une très vieille négresse édentée pénétra dans la case, portant dans ses bras un fagot de bois rouge.

— *Salam Aleikoum*, Abdallahi ! dit-elle. Je connais ta maladie et je vais te guérir.

Abdallahi reconnut Madian, une paysanne d'un village voisin réputée pour ses talents de guérir par les plantes.

— Un vrai squelette tu es, chérif ! La peau, les os ! Et des os qui tombent !

Un esclave entra avec une brassée de bois et des braises. La vieille alluma un feu au milieu de la case et le bois humide mit très longtemps à flamber. Une épaisse fumée s'éleva dans la case sans ouverture, stagna à mi-hauteur, puis s'infiltra lentement par les interstices du toit de chaume, ajoutant une nouvelle couche de suie au plafond noirci par les feux précédents. Sur ce feu elle fit bouillir dans de l'eau les morceaux de bois rouge qu'elle avait apportés.

— Tu te laveras la bouche avec cette eau plusieurs fois par jour. Suis mes conseils et tu guériras.

Abdallahi fit comme elle lui avait dit. L'eau était très âcre, astringente, et sur le moment il ne ressentit aucune amélioration. Mais, au fil des jours, ses plaies se refermèrent, ses dents branlantes se raffermirent dans les gencives. À mesure que la guérison du scorbut s'opérait, l'ulcère du talon qui l'avait empêché de continuer sa longue marche se cicatrisait. On était au 30 novembre 1827.

Si Abdallahi a pu quitter le grabat de sa case enfumée, il lui faudra encore une longue convalescence avant qu'il puisse reprendre la route. Chaque jour, il s'éloigne un peu plus du village pour des marches d'entraînement, mais sa faiblesse est extrême. Alors il s'arrête sous un manguier ou un baobab, sort son chapelet coranique ; les enfants du village l'entourent et répètent avec lui les prières en arabe qu'ils ont apprises à l'école coranique mais dont ils ne connaissent pas le sens. Ils admirent la science du chérif. Après qu'ils se sont envolés, il regagne en claudiquant la case du village.

Un de ses lieux préférés de méditation est un grand manguier au feuillage si garni qu'il projette autour de lui une large zone d'ombre fraîche. C'est là que se réunissent pour leurs palabres les sages du village. Exceptionnellement, ce jour-là, les gens de Timé sont aux champs. Le village est désert. La chaleur lourde.

Abdallahi rêve.

Le vent éclaircit le feuillage bicolore du géant. Les feuilles rouges, déjà sèches, se détachent, tombent, formant un tapis rutilant aux pieds d'Abdallahi. Mais l'arbre n'est jamais dépouillé de ses feuilles comme le sont en France les hêtres ou

les chênes. Le manguier est un arbre éternel. De nouvelles feuilles vertes, qui au fil des lunes et des saisons deviendront rouges, comblent déjà le vide des feuilles mortes. Ce feuillage sans cesse renouvelé reste mystérieux comme l'Afrique. Vitalité extraordinaire de l'arbre, symbolique de la vie permanente des végétaux régénérés par les pluies saisonnières !

Abdallahi égrène le chapelet coranique. Ses lèvres psalmodient des prières mais sa pensée s'évade, remonte dans un passé lointain. Abdallahi s'efface, seul subsiste René Caillié. Des images naissent, prennent forme. L'une, surtout, s'impose.

Une femme en noir promène un garçonnet chétif et triste sur les quais d'un port. Ceux-ci sont bordés de sombres bâtiments massifs d'où s'échappent des fumées noires aux senteurs de goudron. Le tumulte et les bruits métalliques des ateliers de carénage et des chantiers de l'arsenal de la Marine nationale composent une symphonie puissante : le chant des hommes au travail. Un fleuve s'écoule lentement vers la mer, soumis à l'alternance des marées ; de lourds vaisseaux de ligne sont ancrés au mouillage ou amarrés à quai, voiles carguées.

La femme et le garçonnet dépassent la ville, poursuivent leur promenade sur les berges ombragées de la Charente. Le long du fleuve, un chemin de halage a été aménagé. Une frégate remonte à marée haute mais le flux à son maximum fera bientôt place au jusant et le vent n'est pas suffisant pour conduire le vaisseau à quai. Une triple chaîne de forçats hale lentement le navire, ajoutant aux forces insuffisantes des éléments celles de cinquante échines arc-boutées sur les larges bricoles de cuir. Ployant sous l'effort, les hommes font cliqueter les fers qui les enchaînent les uns aux autres.

La femme en noir qui tient le garçonnet par la main scrute les visages amaigris, brûlés par les embruns, des forçats. Ils ont des barbes broussailleuses, leurs regards fiévreux ou résignés luisent sous le bonnet rouge d'infamie. Ils ont échancré la lourde casaque de drap rouge qui recouvre leur torse en transpiration. Ils passent lentement, sans détourner la tête. Mais la femme en noir a crié :

— François ! François ! J'ai amené René pour que tu le connaisses.

Au petit garçon elle dit simplement :

— C'est ton père !

Le drame qui a fait de son père un forçat va marquer profondément le petit René. À l'école, il doit supporter les brimades et les quolibets de ses jeunes compagnons. N'ayant pas de camarades, il se renferme en lui-même. Dès qu'il le peut, il se réfugie sur les berges de la Charente, en aval, là où il s'est aménagé des caches sous les taillis de la rive. C'est un va-et-vient continu de navires car la mer n'est pas loin. Voici une lourde gabare qui remonte le courant paresseux ; les chaînes des forçats cliquent et rythment l'effort des haleurs. René se recroqueville dans sa cache, observe avec intensité.

Il le voit ! il est là !

L'enfant ne se montre pas. L'homme n'est déjà plus qu'un dos voûté sous la casaque rouge, un rouage de la machine humaine.

Un jour, pourtant, il a appelé son père. François Caillié a tourné la tête et lui a souri si pitoyablement que désormais René ne l'abordera plus. Il a compris qu'il avait la douleur du malheureux.

Quand la colonne du bagne a disparu au tournant d'un méandre de la Charente, René revient à la maison. En chemin il se retourne souvent, comme s'il ne pouvait échapper à la fascination du fleuve : la Charente a disparu, absorbée par le

bocage, et les frégates, les cotres ou les flûtes voguent dans un océan de verdure qui ne laisse apparaître que leurs superstructures. Chaque jour, de plus en plus, l'appel du large s'imprime dans la mémoire de l'enfant.

Vint le jour où René, rentrant à la maison, dit simplement à sa mère :

— Papa n'était plus à la chaîne aujourd'hui !

Sa mère comprit : François était mort, usé par l'effort et les privations.

Elle ne lui survécut que deux ans. Avant de mourir, elle fit venir à son chevet ses enfants.

— Votre père était innocent, dit-elle, innocent ! Je vous le jure ! Douze ans de bagne ! Pour des peccadilles : une bagarre d'estaminet, un vol inexplicable de trois écus qui n'a jamais été prouvé. Douze ans de bagne ! Pour trois écus ! La sentence infligée aux grands criminels, aux bandits de grand chemin !

René fut recueilli par sa grand-mère Lépine, qui avait également élevé Céleste, son aînée de douze ans, et son frère François. Elle possédait du bien et une grande maison à Mauzé, mais, comme elle était trop âgée, l'oncle Barthélemy, le cabaretier, fut nommé tuteur de René. C'était un être bon, gai, vivant, et son estaminet était le plus achalandé du village : les sages de Mauzé s'y réunissaient. Barthélemy mit René à l'école et l'enfant se révéla un élève studieux. Son maître, l'instituteur Mirambaud, lui enseignait les premières matières d'une instruction qui, outre l'histoire sainte, l'écriture et le calcul, comportait l'histoire et la géographie. Sur ce dernier point, le vieux maître se montrait intarissable et René l'écoutait avec passion. La classe terminée, les enfants s'égaillaient dans la nature, allaient dénicher les merles dans les buissons ou attraper les poissons paressant dans le cours paisible du Mignon. René ne se mêlait pas à leurs jeux. Il avait son trésor caché et il y puisait tous les jours l'espérance. Dans le grenier de l'oncle Barthélemy s'entassait tout ce que

plusieurs générations de Lépine avaient accumulé : un bric-à-brac de vieux outils, vieux habits, vieilles robes, papiers de famille et actes notariés. Il y avait aussi une grande malle de cuir bourrée de livres. L'oncle Barthélemy ne lisait guère et n'en avait vraisemblablement jamais fait l'inventaire. C'était une mine d'or pour le jeune René. Parmi ces livres, un vieil exemplaire du *Robinson Crusoé* de l'Anglais Daniel De Foe éveillait en lui le goût de l'aventure. Il consultait également avec assiduité l'atlas de géographie de son école. Il y découvrait l'immensité des terres encore inconnues du globe, de l'Afrique surtout où seuls les contours du continent et l'embouchure des fleuves étaient correctement dessinés.

Terra incognita !

René restait souvent à l'écart des autres enfants, ses nombreux cousins et cousines qui, le soir venu, criaient, jouaient, riaient dans la grande pièce commune. Il se glissait parfois dans la salle animée du cabaret pour écouter les hommes qui discutaient ferme. En le voyant, les buveurs baissaient le ton, gênés, mais il avait l'oreille fine et des bribes de phrases perçues lui permettaient, par recoupement, de mieux comprendre le drame de sa famille. On jugeait sévèrement les témoignages qui avaient fait condamner son père, provoqués par la peur, par la jalousie ou par la méchanceté. Au moins, désormais, René savait qu'il pouvait porter son nom avec fierté. Il n'en était que plus résolu dans ses projets d'évasion.

Un jour, l'oncle Barthélemy le fit venir.

— René, te voici en âge de travailler et d'apprendre un métier. Lire et flâner dans la campagne en bayant aux corneilles n'engrange pas la récolte. Ton oncle Mathurin va te prendre comme mitron dans sa boulangerie. Il s'occupe déjà de ton frère François.

René baissa la tête. Il voyait, chaque soir, revenir son frère aîné, le visage émacié, toussant, fiévreux, épuisé par le travail

de nuit, incapable désormais de porter ou simplement de déplacer les sacs de farine.

— Mais, mon oncle, je ne suis pas assez costaud.

— Tu vas toujours essayer.

L'oncle Barthélemy avait bon cœur. Il aimait son neveu. Il ne lui fallut pas longtemps pour l'enlever à la boulangerie. Sans doute la maladie de François avait-elle fortement influencé sa décision.

René fut placé comme apprenti chez Brunet, dit Bas de Soie, le cordonnier du village. À vrai dire, un chopineur qui passait plus de temps au cabaret qu'à tirer le ligneul ! Et René connut là des jours heureux, deux ans durant lesquels il mûrit lentement son projet de départ. La grand-mère Lépine était morte et avait laissé un peu de bien à chacun de ses petits-enfants. René était désormais assuré d'un modeste pécule. Alors, profitant des longues absences de Bas de Soie, il abandonnait l'établi, courait la campagne, descendait le cours du Mignon jusqu'au grand marais qui le séparait de l'Océan. Il humait le vent salé venant du ponant. Le soir, après l'école, maître Mirambaud lui apportait des livres de géographie, des relations d'expéditions. René connaissait maintenant les découvertes de La Pérouse, d'autres encore, mais il n'était question nulle part d'explorateurs ayant pénétré l'intérieur de l'Afrique. On évoquait vaguement l'existence, au cœur du désert africain, d'une cité mystérieuse aux sept portes d'or, aux nombreux palais, où se rendaient pour commercer les caravanes parties du nord, du sud, de l'est et de l'ouest de l'Afrique. Mais personne n'avait jamais atteint Tombouctou.

Tombouctou se mit à cristalliser le rêve de René Caillié.

À Mauzé vivait l'un des fils du célèbre amiral Savary. Joseph Savary était enseigne de vaisseau de la Marine impériale, et il montrait de la sympathie pour ce jeune apprenti cordonnier qui manifestait un tel goût pour l'étude. Il lui racontait ses

L'Esclave de Dieu

vie et la mort, le présent et le passé, la terre et les étoiles alternent indéfiniment pour composer une ardente symphonie, ponctuée par le chant du vent dans les dunes des grands ergs ou les orgues de pierre des tassilis, tout à coup brisée par le plus profond des silences, ce silence des espaces infinis qui firent tant rêver Pascal, Psichari, le Père de Foucauld¹. » Le romancier de *L'Esclave de Dieu* doit beaucoup à l'expérience et aux écrits de ces grands mystiques.

L'Esclave de Dieu décrit la métamorphose d'un explorateur qui se fond peu à peu parmi les Maures, devient l'un des leurs, et se laisse envoûter par ce monde radicalement autre, où « l'on oublie même que l'on est occidental », où le temps « ne compte pratiquement pas »². D'ailleurs, ne retenons-nous pas de ce roman ces pages où éclate la violence des couleurs du désert, où l'on entend la clameur des éléments qui se déchaînent, où s'élèvent les chants sacrés, ces pages qui nous font avancer au rythme lent des caravanes, ou bien pénétrer dans l'univers endormi et le labyrinthe végétal de la mangrove ? Ne garde-t-on pas le souvenir de ces mystérieux baobabs, de ces énormes fromagers, de ces étranges lézards immobiles, mais surtout de ces nuits sahariennes où l'on médite dans la clarté et la paix des étoiles ?

1. *Ibid.*, p. 550.

2. *L'Homme de l'Alpe*, *op. cit.*, p. 105.

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)
N° d'édition : N.01EBNN000132.N001
Dépôt légal : septembre 2006